

Benoît Saudeau

La véritable histoire d'Ulysse Cadenas



Benoît Saudeau

La véritable histoire d’Ulysse Cadenas

Roman



Table des matières

Avertissement :

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

Environ 152 pages au format Ebook. Sommaire interactif avec hyperliens.

Chant alpha.....	3
Chant 1.....	8
Chant 2.....	16
Chant 3.....	22
<u>Chant 4.....</u>	<u>. 31</u>
<u>Chant 5.....</u>	<u>. 38</u>
<u>Chant 6.....</u>	<u>. 42</u>
<u>Chant 7.....</u>	<u>. 49</u>
<u>Chant 8.....</u>	<u>. 54</u>
<u>Épilogue.....</u>	<u>. 60</u>

Juin 2019 — Éditions Humanis

Tous droits réservés — Reproduction interdite sans autorisation de l’éditeur et de l’auteur.

Couverture : composition de Luc Deborde.

ISBN des versions numériques : 979-10-219-0393-7

ISBN distribution Hachette : 979-10-219-0394-4

ISBN autres distributions : 979-10-219-0392-0



À Monique
À Teva

Chant alpha

Grant. Je m'appelle Cary Grant.

Ma silhouette longiligne accoudée au bar du Yacht-Club de Dinard, mon teint cuivré et mes cheveux poivre et sel légèrement gominés, tout raconte mes aventures évidemment homériques avec des Venus encapuchonnées de fourrure sauvage ou des sirènes de magazines naissant des lagons émeraude vêtues de leur seule innocence.

Il n'y a rien de vrai.

Pour le plaisir, je recommence quand même :

— Grant. Je m'appelle Cary Grant...

Non, en réalité, mon nom est Cadenas. Ulysse Cadenas.

Ce n'est pas un drôle de nom. C'est mon nom. C'est tout.

J'aurais été conçu entre trois pommiers normands, je me serais peut-être appelé Céneri. Les matins d'ouverture de la chasse, je ne n'aurais pas pesté contre la boue qui colle à mes bottes, pourvu que la poule faisane lève à bonne distance dans la parcelle de maïs qu'on tarde à couper près du carrefour à Durand. Et pendant l'étude du soir, mes copains, pas trop rupins non plus, m'auraient raconté comment, les matins d'été, ils traînaient dans l'écluse d'Ouistreham, histoire de conter fleurette aux jolies plaisancières s'enduisant d'Ambre solaire sur le voilier immaculé de leur papa.

Mais je ne suis pas Céneri. Je m'appelle Ulysse Cadenas. On ne va pas en faire toute une histoire.

C'est vrai que si mes parents m'avaient fait naître à Saint-Germain-des-Prés, place Fürstenberg de préférence, je me serai vu gratifié du prénom commode de Jean-quelque chose, ou de Jeanne tout court si j'étais né fille. Ma mère se serait prénommée Clémence, histoire de s'assurer en retour de celle du Bon Dieu, ma sœur aînée Justine, comme celle des malheurs de la vertu et la petite dernière, Louise. Je l'aurais chaperonnée lors de ses premiers rallyes dans les hôtels particuliers des faubourgs rive gauche. Et lors de son entrée dans le vrai monde peuplé par de vraies gens, mon père, tout en fierté contrôlée, aurait tenu son bras de dentelles alençonnaises au bal des débutantes sous les verrières enluminées du musée Rodin.

Mais cessez de m'appeler Jean-quelque-chose, puisque je vous le répète : mon nom est Cadenas. La vérité, c'est qu'à défaut de pouvoir y monter, mes parents avaient la tête dans les étoiles. Un soir où elles brillaient plus que les autres, ils avaient décidé que si, un jour, ils bâtissaient une famille et que des enfants y naissaient, leurs prénoms devraient raconter une histoire. Ils iraient les choisir dans le bestiaire médiéval ou la geste cathare, sur la carte des monastères romans ou dans le grand livre des légendes antiques, pourvu qu'elles soient au programme du Concours général de version grecque ou de Lettres classiques qu'ils avaient naturellement passé avec succès. Pour mon frère aîné, ils avaient opté pour Constant. Ma sœur cadette s'appelait Madeleine. Mon père, qui n'avait pourtant rien d'un débauché, était certain qu'elle avait été conçue au Warwick de la Grand-Place à Bruxelles et ma mère, cabourgeaise de cœur, avait dit son accord pour ce prénom d'anthologie, toute à ses souvenirs d'enfance à la recherche du discret Marcel du côté de la Promenade et du Grand Hôtel.

Entre Constant et Madeleine, mes parents hésitèrent pour moi et jetèrent sans regrets leur dévolu sur Du Bellay. Pas pour m'appeler Joachim, comme il en fut un moment question, mais Ulysse. Sans m'en dire davantage, ils me racontèrent, le soir de mes sept ans, qu'au moment de me concevoir, l'Océan Pacifique encore peu exploré les avait inspirés, plus précisément une île appelée Araucaria, quelque part au large de la Nouvelle-Calédonie.

Va pour l'hémisphère sud !

De l'autre côté de la mer, en mode Vieux Campeur, billets de seconde sur le cargo blanc des Messageries Maritimes et nautamine pour seuls viatiques, ils étaient partis à l'aventure, laissant Constant aux bons soins de ses grands-parents, pas dupes du nouveau baptême qu'ils devraient organiser sous peu.

Quelque part aux confins des mondes connus commença donc mon beau voyage et furent imaginés tous ceux auxquels me prédestinait le prénom qui m'échoua, encore inusité dans la famille.

Pour mieux appréhender cette excentricité — toute relative — de mes parents, les sages-femmes révisèrent leur programme de 6^e, du Bellay, le Cheval de Troie, la pelote de Pénélope, la douceur angevine et tout le toutim dont elles répétaient les bienfaits apaisants dans les couloirs feutrés de la clinique de Montparnasse où je vis le jour. Très vite, il apparut à mon entourage attentif que si tous les enfants de France, de Navarre et d'Araucaria saluaient en chœur mon arrivée dans une famille bien aise de m'accueillir, c'était que tous les paramètres de l'équation étaient réunis et la promesse du poète en passe d'être tenue : mon prénom garantissait ma loyauté filiale puisque, du plus loin que je partirais, je reviendrais un jour, plein d'usage et de raison, vivre auprès de mes parents le reste de mon âge. Dès le berceau, j'annonçais, sûr de moi, que j'allais être heureux, que je vivrais sans doute quelques aventures et même des odyssees, si le ciel ne savait pas m'en protéger et que je garderais la tête bien en place sur les épaules puisqu'aux palais romains et à leurs fronts audacieux, je préférerais l'ardoise de notre village et le clos étroit de notre modeste maison.

Si j'en avais eu la possibilité, j'aurais quand même exprimé quelques réserves. Va pour la maison familiale, pauvre ou pas, son jardin de curé et l'ardoise fine de Trélazé, mais à la tempérance des levées de la Loire, j'aurais dit ma préférence pour la vigueur de l'air marin et je me serais méfié de cette histoire d'odyssée qui allait me coller aux basques pendant toute mon enfance, sans d'ailleurs trop savoir ce qu'elle était vraiment, à quoi elle ressemblait et encore moins comment je pourrais m'en sortir vivant.

Ce que mes parents n'avaient sans doute pas réalisé et que j'allais devoir gérer dès la classe de CM1, c'était l'effet un peu cocasse que produisait l'articulation de mon prénom et de mon nom. Ulysse, une fois l'habitude prise, ne posait aucune difficulté. Mieux, mon prénom piquait la curiosité de mes semblables et alimenta très tôt mon besoin de me distinguer. M'appeler de loin, avec ce son « i » qui s'allonge à l'envi, c'est déjà une supplique pour que je revienne, non sans que j'aie pris la précaution de m'être fait attendre. Partir au bout du monde, c'est bien. Sentir qu'on peut en être le centre, cela me convenait aussi. Et l'avouer, c'est déjà casser cette réputation de fieffé menteur qu'injustement on me fera un jour.

Mais Cadenas, pour des esprits un peu malins ou seulement observateurs, c'était plus compliqué. Car ma famille, pas moins admirable pour autant, porte depuis des lustres le nom de Cadenas. C'est ainsi. On se raconte dans nos cousinades que Cadenas aurait pu s'écrire avec un « t » plutôt qu'un « s ». Ou Cadenet. Ou encore Caddenat, comme on le fait en Mayenne. Et qu'un officier d'état civil n'avait rien trouvé de mieux que de nous étiqueter dans son grand livre du surnom d'un probable serrurier des bords de Loire. Peut-être un de ses copains de ribaude. Mais personne chez nous n'éprouva jamais le besoin de prendre un pseudonyme. Nous portons un nom, celui de nos pères, et nos épouses doivent l'adopter avec nous, il en va de la pérennité de notre descendance. Question de principe. Constant, dans sa

grande sagesse, n'en eut cure toute sa vie. Quant à Madeleine, elle se marierait un jour et Cadenas passerait par pertes et profits.

Pour nous aider à vaincre tant d'infortune, notre grand-mère paternelle, mercièrre de son état, nous avait écrit un jour, de sa belle calligraphie Sergent Major, que dans son village du Maine-et-Loire, le boucher s'appelait monsieur Piedvache, le maraîcher monsieur Poircuitte, le maréchal-ferrant monsieur Marteau, le menuisier monsieur Dubois, le salon de coiffure portait en pleins et déliés l'enseigne « Chez Lecoupé et Fils, coiffeur pour Hommes, Dames et Enfants » et le tailleur, croyez-moi, les enfants, se nommait monsieur Letailleur. Cette épreuve intime, nous écrivait-elle, avait bâti leur fortune en faisant de leur nom le meilleur outil d'autopromotion, avait scellé leur esprit de famille et à jamais illustré l'histoire de leur village, comme en témoigne le souvenir de leurs pères gravé sur le monument aux morts en bas de la place du Marché. Elle qui avait été une demoiselle Juillet avant de devenir madame Cadenas, elle nous répéta que son nom de jeune fille l'avait aidé à endurer deux guerres et que nous devons être fiers de notre nom, parce que c'était celui que feu notre grand-père avait laissé à ses fils en tombant au champ d'honneur et qu'un jour, sa sagesse et son courage nous inspireraient pour vaincre les quolibets de nos petits camarades de la communale.

Qu'y pouvais-je, avec mon sobriquet de garnison, si j'étais la victime innocente de la fâcheuse bévue d'un officier d'état civil facétieux ? Mais, qu'il s'appelle Marcel ou Kevin, le fils de monsieur Piedvache ne devait pas souvent couler des jours heureux. Et que dire de mon condisciple de chambrée, né Lafol, vite renvoyé dans ses foyers après un passage par la case Arrêts de rigueur, pour avoir publiquement affiché, sous leur forme la plus vigoureuse, des mœurs qualifiées d'attentatoires au moral des troupes ? Je me souviens que ses parents avaient eu la délicatesse de lui choisir le prénom prémonitoire de Dominique. C'est aussi vrai que, sans devoir trouver un pseudonyme plus explicite, il fit plus tard une carrière de gogo-boy dans un cabaret de la rue Blanche. Ou d'hôtesse topless chez Moune, je ne sais plus.

Mais ce n'est pas tant de notre nom que je souffrais. Non, ma douleur intime était de faire voisiner le prénom de héros mythique que mes parents avaient eu l'heur de me donner avec le nom de cet objet trivial, froid et laid dont la seule vocation était de contraindre et d'enfermer. Va pour Ulysse. Va aussi pour Cadenas, ma grand-mère avait sans doute raison. Mais Ulysse Cadenas, à bien y regarder, on était en pleine confusion des genres. Car une porte doit être ouverte ou fermée. Pas les deux. Et là, elle se refermait brutalement sur moi. Pour dire les choses plus franchement, je me la prenais en pleine figure.

Je me souviens de cette gravure à l'eau-forte des sinistres cachots de Louis XI dans lesquels, nous enseignait l'instituteur, les prisonniers à moitié nus ne pouvaient ni se tenir debout ni se coucher et mouraient là, tout tordus dans leurs cages que je devinais battues à tous les vents. Dans cette allégorie cruelle livrée à nos cœurs d'enfants par nos manuels d'histoire, un effrayant cadenas pendait au bout d'une chaîne entre deux maillons énormes, en très gros plan, sans doute pour rendre illusoire la survie de ces malheureux, mais aussi, à n'en pas douter, pour me culpabiliser encore davantage. Je n'y étais pourtant pour rien, je le jure.

Cette image a hanté mes nuits de gamin. Quels qu'aient été leurs méfaits, même s'ils s'étaient dressés contre le roi nabot, son air fourbe et ses petits chapeaux ridicules, ces pauvres bougres ne méritaient certainement pas de mourir ainsi.

C'est pourquoi, une nuit, ne supportant pas le spectacle de ces cages suspendues à des crocs de boucher au fond d'oubliettes au vent mauvais, ni la vue de chaînes dont j'entendais de ma chambre le lancinant cliquetis, j'ai vaillamment délivré de leur peine mes protégés en découpant à la pince-monseigneur le livre d'enluminures du XV^e siècle que mon père bibliophile conservait pieusement dans sa collection d'incunables.

Au prix d'une mémorable engueulade, assortie de quelques privations auxquelles je m'honorais de me soumettre à la façon digne des condamnés supportant en silence le supplice de la roue, je me libérais pour un bon moment des berlues nocturnes dont mon héritage

familial m'accablait et j'inscrivais dans mon livre d'or le premier exploit d'une liste que j'imaginai très longue.

Croyait-on que j'allais passer le reste de mon âge dans la douceur angevine du cocon familial, entre mon frère Constant si sage et ma sœur Madeleine si pressée de se marier ? On me racontait, comme si j'étais dupe, que les meilleurs bijoutiers de la place Vendôme marchandent des cadenas en diamants incrustés, que d'autres affichaient l'heure avec des toquantes en forme de moi et que les rambardes des ponts de Paris croulaient sous les tonnes de petites serrures qu'y accrochaient des amoureux naïfs, persuadés de l'infaillibilité de leur vertu. On me disait que je devais voir fierté, plus que désespoir, dans ces promesses d'éternité.

Mais rien n'y fait : pour que soient vérifiés les sonnets de Joachim et que s'accomplissent les spéculations adolescentes de mes parents, il me faut d'abord venir à bout de ma malédiction.

Car notre problème est bien là : nous ne sommes pas d'accord, Cadenas et moi. Il est raisonnable et je ne le suis pas. Comme si en appeler à la raison était d'un quelconque intérêt lorsque c'est aux dieux qu'on a affaire ! Avec ses bonnes manières qui m'exaspèrent, il prétend que nulle cause ne mérite qu'on lui consacre vingt ans de sa vie, qu'aucun rivage d'aucune terre ne reste à découvrir et que je serais bien fou de m'embarquer dans une odyssee sans cap ni balise pour des combats perdus d'avance.

Mais voilà, Cadenas ne sait rien de mon royaume imaginaire ni de mes océans immenses, de mon drame intime ni des batailles qu'en son nom je livre au monde entier, au nôtre et à ceux qu'on n'a pas encore découverts. C'est vers eux que je vais maintenant naviguer. Qu'on me suive et qu'après seulement on me juge. Car Cadenas ou pas, je suis Ulysse, bon sang ! À quoi servirait que mes parents aient avec moi préempté la légende si je n'accomplissais pas mon destin homérique ?

Désormais, mon sort en est jeté. De l'autre bord de la planète, mon beau voyage peut commencer. Il sera sans merci. Avant d'espérer retrouver ma Pénélope, je pars ruser le Cyclope, enfourcher mon cheval de bois, me frotter aux fascinantes déesses, affronter les Sirènes tentatrices, louvoyer entre les îles flottantes, retrouver mon fils si le destin m'en donne un et, finalement, combattre cette controverse intime entre Ulysse et Cadenas, pas certain de m'en sortir indemne et de revoir de sitôt fumer la cheminée sur le toit en fine ardoise de la modeste demeure de mes aïeux.

Et si on m'accuse d'affabuler, de me faire un roman, de m'inventer des horizons illusoires, je répondrai : qui êtes-vous, quel est votre nom, vous qui prétendez savoir mieux que moi ce qui vrai et ce qui ne l'est pas ?

Foi d'Ulysse, ce qui suit est ma véritable histoire.

Chant 1

Loin de la foule grouillante

L'alerte fut reçue un soir d'hiver austral par la Royal Life Saving Society of Australia, la vigie des marins à l'écoute des milliers de bips qui hantent les mers de ce côté-là du monde.

Dans la pénombre, la jeune radio rivée devant ses écrans bleu-nuit ne capta pas immédiatement l'appel de détresse qu'elle imagina lointain. Elle demanda qu'on lui répète fort et clair un mayday répondant aux normes internationales de sécurité, pas ce galimatias haché que l'ampli de son ordinateur lui postillonnait dans les oreilles. Une voix, comme essoufflée, tentait d'articuler des mots décidément inaudibles au milieu d'un brouhaha que la jeune fille associa aux craquements qui envahissent les voiliers les jours de gros temps.

Un mot revenait dans les quelques bribes audibles de ce S.O. S :

— Clara, Clara.

C'était quoi ce canular ?

L'appel sur le canal d'urgence avait pourtant l'air sérieux.

— Répétez canal 16. Répétez. Votre nom et votre position ?

— Clara, Cla...

— Pouvez-vous épeler ?

— Charlie, Lima, Alpha...

— Votre position actuelle ?

— Inc...

— Quelle est votre dernière position ?

— Détroit de... détroit... Delta, Écho...

— Mais... Répétez, Clara. Détroit de ? Confirmez. Je ne vous reçois pas bien.

— Dé...

— Clara, Clara, sur canal 16, est-ce que vous m'entendez ?

— Cla...

— Clara, Clara, on bascule sur canal 34. Compris Clara ? Canal 34. À vous.

Quelques crachouillis, puis :

— .. ra... 34... homme... radeau...

— Clara, répétez !

- ...
- Clara, Clara, est-ce que vous m'entendez ?
- Clar... homme... radeau... vivant...
- Précisez, Clara, Clara ?
- ...

Noyée dans la friture des antiques gonios, la conversation s'arrêta là. L'officier de garde appelé en renfort essaya bien de rétablir la liaison, mais en vain.

Les recherches allaient être compliquées. Des détroits, il y en avait quelques-uns dans la région. Le plus proche, entre les deux falaises délimitant la baie de Sydney, était facile d'accès, mais les côtes d'ici fourmillaient de passes d'où l'appel pouvait provenir, pas toutes accueillantes, en tous cas pas toutes à portée des bateaux de secours en mer, toujours en alerte du côté de Rushcutter Bay. On allait prévenir les collègues des autres zones de surveillance et leur communiquer ces quelques maigres éléments d'information : un bateau, supposément un voilier appelé Clara, serait porté disparu dans la région, le skipper aurait réussi à embarquer dans son radeau de survie et il serait vivant. Pas moyen d'être plus précis sur la localisation. Mais le message ne passait pas par un téléphone satellitaire, ce qui était déjà une information : on avait sans doute affaire à un navire ancien. Et c'est bien une voix, apparemment une voix de femme qu'on avait entendue, pas le signal d'une balise de détresse qu'on aurait pu scanner pour en garder les coordonnées. Cette femme était-elle à terre ? Était-elle passée par-dessus bord et avait-elle réussi à regagner le rivage pour donner l'alerte, laissant son mari dans le radeau de survie ? Ou racontait-elle ce qu'elle voyait, étrangère à la scène ? Elle connaissait l'alphabet des marins, c'était une indication.

L'alerte aussitôt lancée, les avions de surveillance maritime et les hélicoptères de secours décollèrent de leurs bases, leurs sonars ratissèrent la mer pendant plusieurs jours, mais ils eurent beau survoler les parages, les garde-côtes patrouiller leur secteur jusque dans les recoins les plus reculés, ils ne trouvèrent aucune présence du bateau que leurs confrères de Sydney leur avaient signalé. D'ailleurs, pas plus en Australie qu'en Nouvelle-Zélande, dans les archipels parsemant le Grand Océan, aucun voilier immatriculé dans les préfectures maritimes ne portait ce nom. Ni celui-là, ni rien d'approchant. Et aucun bateau n'était signalé perdu. Les maîtres de ports, peu surchargés cet hiver-là, passèrent leurs pontons en revue et épluchèrent le registre des visiteurs annoncés ou déjà à l'escale. En vain. La gendarmerie compulsa ses registres et ne trouva aucun cas de piratage, fréquents en cette saison, quand les gabelous astiquent la visièrre plastifiée de leurs galurins et que les bateaux paressant sur leur corps mort sont ravis à l'affection de leurs propriétaires pour être revendus au marché noir dans des pays peu regardants. La justice enquêta même sur les trafiquants récemment libérés ou évadés qui auraient pu revenir dans le circuit et profiter de la météo exécrationnelle pour enlever de force la belle Clara, en faire une mule chargée de poudre ou d'armes de contrebande avant de lui faire rejoindre par le fond le royaume de Neptune.

Les échetiers firent leur beurre de l'affaire qui démarrait. Après tout, notre temps est bien celui du pain et des jeux du cirque. Pourquoi pas des fortunes de mer ? Un journal publiait chaque jour un long feuilleton racontant la légende d'une Clara vêtue de voiles blancs, ou blanches, c'est selon, qui se serait volatilisée un soir d'orage dans le détroit de Bass ou de Bougainville, de Banks ou de Cook, à moins que ce soit celui de Clarence ou de Torrès, dans les dédales de la mer de Tasman ou, plus près d'ici, au creux des étroits passages séparant les îlots de la Grande Barrière. Tout le monde l'avait vue, ou cru la voir, emportant son équipage et tous les fantasmes charriés depuis toujours au creux des épopées marines. Dans le courrier

des lecteurs qui lui était dédié, Clara devenue une intime, était goélette un jour, ketch hawaïen ou pirogue double le lendemain. Son grément arborait les marques de pays inconnus et sa coque les stigmates des grandes tempêtes de la Création. Mais qui en tenait la barre et qui en manœuvrait les lourdes voiles de coton ? Une femme seule ? Impossible, sauf à être la fille de Poséidon. À moins qu'elle retienne un esclave dressé à sa main, un éphèbe préposé à la navigation le jour, et aux plaisirs le soir venu ? Ou même, tout un équipage dont elle serait l'égérie pour les plus prudes, et la maîtresse pour les moins timorés ? Le mystère était entier, les pensées vagabondes, les délires contagieux.

Quelques semaines plus tard, Clara n'était plus cette épave qu'on retrouverait un jour, foc et misaine en haillons claquant le long d'une mâture brisée, se démembrant dans les coraux d'une barrière oubliée ou incrustée dans les replis d'une falaise inaccessible. Elle était devenue un mythe, une légende, la voix lancinante d'une femme appelant à l'aide au risque de sa vie pour sauver celle d'un homme inconnu, sans doute son amant.

En s'imposant tranquillement dans les annales des ports et des campagnes alentour, Clara quitta la page des faits divers des quotidiens, des radios et des télévisions pour renaître, immortelle, dans la ronde des Dames Blanches dont on ignore finalement si elles veulent vous tuer ou préfèrent vous garder.

C'est en navigant par hasard sur le site internet de Nouméa Matin que je découvris cette rocambolesque histoire. Elle m'intrigua. Les détails qui y étaient révélés, l'ampleur qu'avait prise cette affaire et les supputations que chacun, sûr de son fait, avançait dans les blogs qui avaient fleuri sur la toile, tout renvoyait étrangement à l'aventure que je vivais depuis des années. Aucun fait avéré, tout juste des ressemblances lointaines, débusquées par des journalistes plus enclins à aligner les fantaisies de leur invention qu'à recouper leurs informations. Des similitudes cependant si troublantes que je redoutais de voir débarquer des hordes d'envoyés spéciaux, leurs drones pour filmer les lieux et leurs caméras cachées pour surprendre Clara, la mythique héroïne dont personne ne savait rien.

Sauf moi.

Les superlatifs alignés comme à la parade par les échetiers en lévitation pour dire ses vertus de sainte salvatrice des marins en perdition, le halo de mystère qui l'entourait et les fantasmes autour de son apparence de déesse finirent de me persuader que c'était bien de moi que l'on parlait quand on évoquait ce naufragé tout juste sauvé de la noyade par cette femme avec laquelle, désormais, je vivais hors du monde.

Pourquoi cette histoire de naufrage ressortait-elle maintenant, je l'ignorais. Mais une vérité s'imposait sans mal : j'étais aux confins des mers, incognito, à l'abri de tous les regards. Hormis Zeus, mon maître, personne ne pouvait m'y surprendre.

Chaque jour, devenu accro au feuilleton, j'en lisais moi aussi les épisodes dans les gazettes, incrédule devant la dimension que prenait cette histoire, redoutant chaque once de révélation qui pourrait guider les curieux jusqu'à nous. Ce qu'on racontait de notre île était bien en dessous de la réalité. Mais qui aurait su décrire ses chemins bordés de badamiers et d'anacardiens, de corossols et de goyaviers plantés au milieu de parterres de fleurs aux essences inconnues ? Aucun animal sauvage ne venait hanter les lieux, pas de serpents au venin paralysant ni d'araignée urticante : seuls les oiseaux et les poissons avaient droit de cité dans ce sanctuaire. Et on ne les chassait pas : ici, on ne tuait pas le bonheur d'un coup de lance comme de l'autre côté de la mer.

Aussi surprenant que cela paraîtra, la vérité m'oblige à avouer que je ne situe toujours pas vraiment cette île sur des cartes que, de toute façon, j'ai perdues lors de mon naufrage. J'ai longtemps sillonné l'océan Pacifique. On m'aurait vu à Iliona. Une guerre y avait fait rage. Je crois qu'on se souvient de moi là-bas, mais c'est sans doute pur orgueil. J'ai croisé au large des grandes Cyclades et de l'île des Amis. On m'a aperçu au large de la Terre des États. J'ai aussi caboté du côté des îles Sans Fond et de l'archipel des îles Flottantes. Un été, j'aurais même fait route au nord jusqu'à Maïmiti ou peut-être Uvea. Sincèrement, je n'en sais plus

rien moi-même. Car si mes caps ont été soigneusement relevés pendant ma navigation en quinconces, il n'en reste rien, pas plus que la trace de ceux et celles que j'ai embarqués dans mes traversées, même s'ils ne partageaient pas toujours ma hâte vitale d'aller voir au-delà de l'horizon. Si on retrouve un jour mon livre de bord, on découvrira peut-être le nom de cette île où mon périple marqua une longue pause. Mais c'est peu probable.

Sinon, comment expliquer que le royaume de Clara soit encore aujourd'hui impossible à dénicher ? On dit que je ne serai bientôt plus personne et que, de Clara, on ne retrouvera aucune trace. Mais au moins pour quelque temps, elle règne là, à mes côtés, hiératique et aimante.

Car Clara n'est pas le nom d'un bateau, comme l'a cru la jeune radio de permanence. Clara est le nom de la vestale de ces lieux. Vestale n'est d'ailleurs pas non plus le mot qui convient puisque le feu divin dont elle a la garde fit de moi son amant et son complice. Je n'en fus pas malheureux. Après tout, peu d'hommes raisonnables oseraient rêver de partager les jours et les nuits d'une déesse. Alors un marin, on imagine. C'est Clara, digne fille de l'Océan, qui avait lancé l'alerte captée par l'Australie. J'imagine qu'elle l'avait fait davantage par acquit de conscience que par conviction et en espérant ne pas être entendue. D'ailleurs, elle n'avait sciemment livré que le strict minimum d'informations : elle avait récupéré un homme dans un radeau, mal en point, mais en vie. Sur l'essentiel, elle avait fait l'impasse. Elle avait caché que je serais pour toujours le bienvenu dans son île seulement connue de ses dieux, mais pas des hommes ni des cartes marines, et qu'elle pousserait l'hospitalité au-delà de la simple bienséance, puisqu'enfin les Pères de la mer mettaient un homme à sa merci. J'avoue sans honte particulière qu'elle m'offrit bien des occasions de satisfaire ses dieux.

Est-ce à leurs manigances que je dus cette rencontre ? Je revenais d'une longue traversée qui m'avait mené bien au-delà des mondes connus. Après des aventures, parfois guerrières qu'il me faudra raconter pour instruire le monde, j'avais approximativement pointé mon île d'Araucaria et je me préparais à attaquer la mer de Corail. D'après mes souvenirs — mais il faudra les vérifier pour reconstituer un puzzle crédible — une tempête éclata dans l'étroit couloir qui sépare le bout de la Nouvelle-Hollande de l'île des Tassies. Une colère divine, peut-être, ou l'un de leurs caprices. À peine manœuvrant, voilure réduite à petite trinquette et tape-cul arisé, mon bateau talonna une tête de roche non signalée par les Instructions maritimes locales. Une remise à jour des routes que j'ai pourtant sillonnées dans tous les sens n'avait pas été faite, à moins que mon Almanach du Marin Pacifique n'ait pas ressurgi assez tôt du capharnaüm qui régnait sur ma table à cartes. Quoi qu'il en soit, je me retrouvai à cheval sur ce maudit caillou, embroché par l'avant, la brèche enfonçant mes bordés tribord et la vieille étoupe ne calfatant plus rien, laissant s'engouffrer plus d'eau que je ne pourrais jamais en évacuer. C'était la mort d'Argos, le bateau auquel j'avais donné le nom de mon chien qui m'attendait chez moi, la fin de cette liberté que je chérissais tant et qu'à partir de cet instant, il me tarderait de retrouver. Batterie noyée, pompe de cale inopérante, radio hors d'usage, quelques rares secondes pour capeler une brassière aux effluves de moisi remontée par hasard depuis le fond inondé du bateau et me voilà à l'eau, cramponné à un espar qu'il me fallut longtemps pour identifier comme le bout-dehors de mon vieux gréement.

Combien de temps suis-je resté accroché là, sans boire ni manger, sentant vite le froid m'engourdir ? On dit que les naufragés, voyant venir leur fin, gardent longtemps toute leur lucidité pour ne pas sombrer. On prétend que des recettes intimes sont alors convoquées comme autant d'assurances tous risques et qu'une fois débarrassé de ses bottes et de son ciré qui le lestent dangereusement, l'homme à la mer puise profondément au cœur de ses légendes enfantines pour repousser la perspective d'un funeste sort. Enfin, à bout de forces et à court de délires, il revoit sa vie en accéléré, demande pardon à ceux qu'il aime, embrasse l'Éternel qui le guignait d'en haut, puis se laisse engloutir pour renaître enfin, quoique inconscient, dans le paradis abyssal des naufragés.

Pour moi, rien ne se passa ainsi. J'ai bien peur d'avoir été pitoyable. Pas ce héros beau comme l'antique dont on aurait chanté l'invincible courage face à la mort qui menace. C'est plutôt mon côté cadennassé qui est ressorti, celui d'un imbécile horrifié du désastre qu'il a lui-même orchestré, hésitant entre des options également mauvaises. Dans l'eau, seul et bientôt transi, je n'ai pas été l'Homme aux mille tours, arpenteur triomphant de cités antiques et vainqueur de mers déchaînées. J'ai douté, j'ai eu peur, j'ai crié, j'ai juré avec des mots jusqu'alors inconnus, je crois même avoir pleuré, impuissant, face à la vision de ma veuve et de mon fils agenouillés devant le Mur des Trépassés d'un enclos breton, mon nom peint en blanc sur une ardoise sombre allongeant la liste des marins péris en mer dont la mémoire est encore chantée dans les pardons bigoudens. Et plutôt que de revoir le résumé de ma vie, ce dont Cadenas se serait certainement contenté, mais qui n'avait objectivement aucun intérêt et n'aurait constitué qu'une perte de temps et une stupide manifestation d'orgueil, j'ai naïvement cherché le moyen de prévenir ceux qui m'attendent chez moi. Plus qu'une attention affectueuse pour ceux que je ne reverrais plus, cette prière sonnait hélas comme un abandon, une défiance à ma propre énergie, une démission de mes responsabilités, une lâcheté, une invraisemblance totale pour qui me connaît un peu. Mais comment accepter cette fin brutale ? Pour moi qui redoute que personne ne puisse un jour chanter mes louanges, mourir de la sorte constituait un contresens.

« Un héros mort reste un héros, cria Cadenas entre deux déferlantes. Alors, contente-toi de mourir dignement et la chronique s'en inspirera ! »

Naturellement, je voulus ruser. M'adressant une dernière fois à mes proches, je tentais de les rassurer, je leur laissais entendre que je serais bientôt de retour, seulement en retard pour le dîner de ce soir, sans doute pour les quelques autres qui suivraient, mais qu'ils soient tranquilles : je n'avais pas vraiment perdu mon bateau, il avait seulement coulé et j'allais tranquillement le rejoindre, le garder là, près de moi. Qu'ils sachent surtout que je les quittais heureux et que si je ne les avais pas enrichis, je partais instruit d'eux. Certes, je disparaissais et c'était bien ennuyeux, surtout pour eux qui ne sauraient jamais la fin de l'histoire. Tout juste pourraient-ils l'imaginer. Ils ne connaîtraient jamais la sombre Anuata ni les fumeurs de racines, Paris Le Marinier, ni Tapu, ni Ti'i ou les gentils Amis, Tagaro, Elsa et les îles à la dérive.

« Dommage. Parce qu'ils remplirent ma vie loin de toi, Marie. Et de toi, mon fils. Je ne serai plus là pour vous conter ma légende et, au passage, l'enjoliver en loucedé. Et je passerai à vos yeux pour un nigaud ou, pire, pour un piètre marin, hypothèse affreusement contrariante pour un héros des mers. »

Ulysse ou Cadenas, un peu godiche, je n'étais qu'un homme en train de se noyer, finalement.

Bientôt submergé par les vagues qui déferlaient sur mon visage, je me demandais, sans courage excessif, si j'allais me voir mourir, quelle partie de mon corps me ferait mal, si j'allais sentir arriver la mort ou si le froid, la frousse ou l'hallucination fugace de harpistes diaphanes allongées en mode playmates sur mon caillou de malheur pourraient me mithridatiser.

Mais ce n'était pas un bon jour pour mourir. Il n'y aurait pas d'ex-voto à mon effigie dans la chapelle des héros trop tôt ravis à l'affection familiale.

Je fus découvert inanimé, neuf jours après, au pied d'une grotte creusée dans la falaise d'une île dont j'appris plus tard qu'elle était celle de Clara. Les médecins convoqués à mon chevet par la maîtresse des lieux ne s'expliquèrent pas comment j'avais pu survivre si longtemps au froid et à la faim et comment un homme, fut-il prénommé Ulysse, s'était ainsi joué des éléments. Les Sages conclurent qu'il ne fallait pas encombrer cette légende d'épisodes médiocres et que seules les ardeurs gourmandes de mon hôtesse avaient

miraculeusement ramené mon cadavre à la vie. Telle sera, en tout cas, la version officielle, si d'aventure on me chicanait un jour sur ce point.

J'interdis à tous mes biographes d'écrire que l'île de Clara était *la plus proche* du paradis. Elle *était* le paradis. C'est sans mérite ni scrupule excessifs que je me fis au gîte et au couvert, sans parler du bonheur de vivre seul aux côtés de la femme la plus désirable de la Création. Mon séjour ne fut qu'insouciance, légèreté et, pour tout dire, infinie jouissance du cœur et du corps, cependant ponctuée de la nostalgie des miens. Ils avaient sans doute fait leur deuil de leur existence d'avant, de la mienne aussi, et entamé une autre vie, peut-être succombé à d'autres bonheurs, mon portrait en noir et blanc sur la desserte du salon et ma cave désormais vide restant les dernières traces de mon passage sur cette terre.

Mais ces tragiques pensées ne me hantaient jamais longtemps. Difficile de lutter contre les plaisirs qui s'accumulaient auprès de Clara, des plaisirs si aboutis que ni le temps ni l'espace ne pouvaient se mesurer sur mon Échelle de Beaufort du bonheur.

On racontera sans doute un jour qu'elle m'avait ensorcelé. C'est absurde. Pour être dans le vrai, dites plutôt que Clara était l'archétype de la femme amoureuse. Ma présence lui était précieuse, à ce qu'elle me disait et me montrait à chaque heure de ces jours qui se confondaient avec les nuits. Elle m'a fasciné, elle m'a captivé, moi qui ne suis pas avec les femmes l'habile manœuvrier que colporte la rumeur mauvaise sur les quais du monde entier. Et puis, j'ai beau être un héros, je ne peux vaincre la puissance des sentiments humains. Alors, les pensées divines, vous imaginez. Compagne parfaite, tout ce temps en suspension au-dessus des avanes humaines, l'aînée des nymphes m'a caché du monde et propulsé hors du temps. Elle a rendu dérisoires mes repères, calmé mes colères, exorcisé mes peurs, effacé mon passé et fait de mon avenir sans elle une équation invraisemblable.

On dira aussi sans doute que, depuis le premier jour, elle m'a prosaïquement trouvé à son goût et a fait de moi un prisonnier à la merci de ses humeurs. Un esclave de chair et de sang, assureront les exégètes les plus grossiers. Cette version sera très exagérée. De même que la colère est mauvaise conseillère, la mythologie envenime ou enjolive l'histoire. La vérité est plus simple.

Je n'imagine pas un naufragé assez abruti pour quitter, au lendemain de son sauvetage, la femme qui l'a rendu à la vie. Et comment une muse pourrait-elle jouir ou souffrir de nos travers humains ? Elle voulait même m'épouser. Mais je ne le pouvais pas. Car on m'attendait dans une autre île, celle-là même où j'avais été conçu et où je voulais retourner avec mon saoul d'aventures, si possible pas trop tard pour avoir le temps de les raconter.

Clara a pénétré ma vie d'humain, elle a habité mes jours sans contrainte, légère, impressionniste et innocente. Au fond de moi, j'ai senti qu'allait pourtant naître l'idée cruelle que cette liberté me pesait et que, malgré ou à cause des innombrables dons divins de ma maîtresse, je m'étais laissé enfermer dans une citadelle dorée. Et puis, autant l'avouer, il me tardait de retrouver le vent sur ma nuque et les risées qui siffleraient dans la balancine le chant du retour chez moi.

Un jour, sans que cet événement ait à voir avec les gazettes qui continuaient d'alimenter la légende de l'île, j'ai senti le quai frémir plus fort que la mer et j'ai su qu'il fallait quitter l'escale, de peur de ne jamais pouvoir remonter à bord. Était-ce la phobie de mon cadenas intime qui me titillait à nouveau, me soufflant à l'oreille de redessiner des cercles plus grands autour de la pointe sèche que Clara m'avait plantée dans le cœur ? Ou la conviction que, s'il existait, mon destin ulyssien ne se jouerait pas ici, puisque ma vocation était bien de rentrer chez moi. Sinon, à quoi m'auraient servi mes équipées passées, les périls dont je m'étais sorti, cabossé certes, mais vivant ?

Clara ignorait tout de mes projets. Pourtant, un énième soir de félicité, ce fut le signal. Puisque la passion n'y pouvait plus rien, je sus pour la première fois maîtriser ma ferveur, la regarder posément, considérer sans m'y perdre l'arrondi de son visage, le bouclé de ses

cheveux, la fragilité de ses attaches et le tombé de ses reins. Le clair de sa voix était plus que jamais une invitation au sommet de l'Olympe. Mais j'avais quitté notre histoire. Je n'étais plus que son amant. Cela ne me rendait pas triste. J'avais seulement paressé avec elle, laissant les jours se transformer en un long bord, au chaud des alizés, dos au vent, préférant l'allure tranquille au cap exigeant.

Alors que, pendant tout ce temps, nos tête-à-tête n'avaient connu ni jour ni nuit, ma vie retrouvait ses apparences d'avant. Marqué du sceau de nos interminables transports, je m'étais laissé entraîner au-delà de ma condition. Et voilà que je redevais humain, puisque j'anticipais, plutôt que de me laisser vivre. En restant auprès d'elle, je savais que Clara ne me laisserait jamais vieillir, encore moins mourir. Mais en m'excluant de mon histoire, elle m'écarterait aussi d'Araucaria, de Marie et des miens : nos petites morts signaient ma mort. Rester, c'était ne pas me survivre. Et sans moi, il n'y aurait pas d'odyssée.

Cadenas m'alerta : mes écarts faisaient mauvais genre. En persistant, je risquais fort de passer à côté de ma légende. Il m'exhorta aussi de ne plus plaisanter avec le mythe de mon retour programmé pour être homérique. Selon lui, l'enjeu était simple : ma rupture avec Clara était le prix à payer pour justifier tous les livres qu'on écrirait bientôt sur moi.

C'est donc en toute conscience que je fis le choix de reprendre la mer. Les rumeurs affirmant que Clara m'y aurait obligé sous l'impulsion d'un ordre divin, transmis par je ne sais quel messenger aux sandales ailées, n'ont pas le moindre fondement. Par dépit, par amour ou simplement inspirée par le pressentiment qu'elle ne pouvait pas aller contre l'Histoire, elle m'aida à construire un bateau suffisamment solide pour que je traverse l'océan sans craindre de nouveaux contretemps. On débatta encore longtemps pour connaître la forme de sa carène. Ce que je peux assurer aux historiens de la marine, c'est que Clara me fournit la hache et les herminettes de ses ateliers pour couper les bons arbres et faire une coque dodue à souhait, bien assise sur l'eau. Dans les futaies et sur les chablis exposés au soleil, nous choisîmes ensemble des aunes et des peupliers suffisamment secs pour alléger mon bateau, mais pas trop pour ne pas le fragiliser. Nous les avons dépiautés, puis nous avons profilé les pièces maîtresses auparavant dessinées à l'encre rouge et les avons assemblées avec chevilles et mortaises, comme l'architecte aux milles tours le faisait chaque jour avec ses charpentiers d'Araucaria. Puis j'ai recherché dans la forêt les plus robustes des pins colonnaires pour en faire deux mâts, un petit pour l'artimon et un grand auquel j'amarrai une longue vergue et deux tangons. Clara m'offrit trois toiles, moins fines que celles que Marie m'aurait cousues, mais qui devaient faire l'affaire. Elle tressa aussi mes cordages dans les longues feuilles de lin poussant dans son jardin. Enfin, j'ai ceinturé mon bateau d'une balustrade d'osier et j'en ai lesté le fond avec des rondins de bois qui en assureraient la stabilité et pourraient me servir de pinoches si je heurtais un obstacle.

J'aimerais qu'on cesse d'humilier ma muse en racontant qu'elle me fit don d'un vulgaire radeau de planches pourries, tout juste bon à raccourcir mon odyssée. C'est ma vie que je lui confiais. Inconcevable d'imaginer que Clara puisse nourrir de mauvaises pensées. Elle me fit aussi cadeau de quelques victuailles qui pallieraient mes modestes performances de pêcheur à la traîne et glissa dans mon sac de bord ses élixirs de myosotis soigneusement emmaillottés dans un de ses voiles de tulle fine dont les effluves, alors nouvelles, m'avaient fait jeter l'ancre.

Au moment de me laisser partir, selon la tradition de son île, elle plongea les mains dans le sable mouillé de la plage où nous avions partagé bien des crépuscules. Son rituel s'adressait aux Pères de la mer afin qu'ils me protègent sur ma route du retour. Cette sollicitude m'a ému. À cet instant, Clara était simplement une femme amoureuse. Pour un peu et elle m'aurait convaincu que mon destin était de rester auprès d'elle. Ma légende était en jeu, je fus inflexible.

« Tu n'as aucun mérite, ce n'est pas ta victoire », aurait jugé Cadenas, toujours prompt à casser mes illusions. Il fallait seulement que ton sort s'accomplisse. »

Il est vrai qu'après toutes ces années, il était grand temps que je revoie ma famille. Marie en majesté brune, mon fils, encore enfant lors de mon départ, mon village et mon île, aussi belle que celle que je quittais. Mon île. Pour en retrouver le chemin, il me faudrait, à l'estime, suivre les Pléiades, Orion et la Croix du Sud que Clara m'avait conseillé de toujours laisser dans mes haubans bâbord. De toute manière, mon GPS me guiderait. Je ne lui en dis rien, mais j'avais, sur son compte, fait quelques emplettes à la coopérative maritime de son île. Le souvenir encore vif de mon naufrage suffisait et, sauf à provoquer le destin ou à connaître la suite, il n'y aurait pas d'autres divinités pour me tirer d'un nouveau péril.

Dans une ultime étreinte, elle me prévint pourtant que des pêcheurs de passage lui avaient rapporté la rumeur d'un crime autrefois commis dans une île voisine. Alors qu'il rentrait chez lui, le Grand Chef Ti'i en personne avait été humilié par une bande de naufragés voleurs de cabris. Ses dieux en colère s'étaient juré de retrouver les coupables et de les punir de leurs mains. Les pêcheurs avaient raconté que l'enquête était relancée autour de leur chef, un marin de passage aperçu dans les parages quelque temps plus tôt et dont le nom, à ce qu'ils croyaient, sonnait comme le mien. Je devais donc rester sur mes gardes. Car si Clara avait voulu me donner le bonheur éternel, j'allais, en la quittant, me priver du nectar et de l'ambrosie magiques, et redevenir le simple mortel qu'elle avait autrefois sauvé des eaux.

Dans un silence retrouvé, comme je dépassais l'horizon, la vestale de l'île retourna à ses feux sacrés et disparut des mémoires, sauf de la mienne, loin dans mon sillage.

Chant 2

Les actionnaires

Mais il me faut reprendre cette histoire à son début.

Bien des années avaient passé depuis mon départ d'Araucaria. Je devrai raconter comment d'île en île, de maraudes en chemins de traverse, mes mille tours n'ont pas toujours été de grand secours. J'ai guerroyé aux côtés de Malo l'Estran, j'ai connu Anuata et croisé Elsa au royaume d'Utopie, j'ai fui les Sirènes et pleuré mes équipages, j'ai béni la boussole de Tamias et déserté le royaume de Tapu. Mais pendant tout ce temps, je savais bien peu de choses sur ce qu'il advenait des miens.

Un jour, ils m'avaient vu partir pour ce qu'ils pensaient n'être qu'une de mes escapades habituelles. J'avais doucement navigué dans le chenal au droit du phare, pour que mon regard puisse longtemps porter vers ceux que je quittais, jusqu'à ce qu'ils deviennent un point virtuel sur l'horizon, une impression instable sur la rétine, une encoche dans la mémoire, pour que l'oubli ne puisse y faire son trou. Marie, en digne épouse de marin, avait beau s'être accoutumée à mes absences à durée indéterminée, je concevais aisément qu'elle puisse cette fois être fâchée ou pire, inquiète de mon long silence. De loin en loin, sans savoir s'ils lui parvenaient, j'avais pourtant envoyé des messages pour l'assurer que tout allait bien, que le bateau était solide, ma santé vaillante et la météo clémente, ce qui n'était le plus souvent que pieux mensonges. Mais je sais aussi que ces signes furtifs de survie n'étaient pas suffisants pour la rassurer. Alors, ma main tranquillement posée sur la barre en houe épais de mon Argos complice, je culpabilisais souvent. Solitaire dans ma mer immense, je me rejouais sans cesse la parabole du balbuzard en errance loin de son nid, même pas sûr d'y revenir un jour. Taillant ma route sous la lune ronde, je veillais seulement à ce que mon bateau ne gaspille rien des vents qui soupirent. J'en saisissais le moindre halètement, faisant corps avec eux qui me poussaient et me portaient. Et, convoqué au tribunal de ma conscience, je me condamnais sans sursis aux regrets de ne pas partager avec ceux que j'aimais les constellations divines qui traçaient mes caps.

« J'ai beau m'appeler Ulysse, j'ai bien du mal à tenir le rang où me cadenasse mon nom et à passer pour le loup solitaire que je ne serai décidément jamais. Pas fier, juste pris au filet de ma propre histoire, j'en suis réduit à prier les dieux de l'Olympe de n'être pas chiches avec leurs intérêts, ni trop cruels avec la fiscalité qu'ils m'imposeraient quand, avec le solde de tout compte, serait venu le temps de jeter mon sac à terre ».

Ma route devait me rapprocher des miens et pourtant, poussé par d'étranges forces qui me faisaient perdre mon cap, je disparus aux yeux du monde. Une autorité inconnue m'éloignait sans cesse de mon phare et de sa jetée de pierres blanchies à la chaux laissés autrefois dans ma trace.

D'escale en escale, je tentais toujours de trouver la route qui me ramènerait vers elle. Mais les vents m'étaient hostiles. Accompagné d'équipiers de passage ou dans une solitude plus recherchée que redoutée, j'ai noirci malgré moi bien des pages du livre de bord que m'avait offert Marie en libérant du quai les aussières qui me retenaient encore.

Mon fils avait, dit-on, fini par adopter le surnom de Marin que chacun lui donnait sur le port depuis qu'il y gambadait tout petit. Il avait grandi et s'était fait fort de retrouver son père, mobilisant son carnet d'adresses et celui d'Athénaïs, son amie grecque, par ailleurs fille d'armateur, ce qui la dotait de moyens considérables. Pendant des mois, à la manière des

soldats missionnés pour récupérer des blessés derrière les lignes ennemies, ils allèrent d'île en île, réquisitionnant tout ce qu'on pouvait mettre à leur disposition, des bateaux, des drones, des journaux, des sites internet, des réseaux, des confréries, des vieux qui avaient dû naviguer avec moi autrefois et surtout des pêcheurs qui auraient pu apercevoir mon Argos au détour d'une navigation.

Cette quête, longue, mais vaine, fut l'objet d'une bonne couverture médiatique et provoqua même une vague de sympathie populaire dans toute la région. Notre nom était connu et ma disparition était un événement. Elle causa aussi un sacré désordre dans les milieux d'affaires du pays, car l'entreprise de construction navale que je possédais avait acquis une grande importance dans le paysage insulaire plutôt dépourvu d'activités économiques. Plus que les dieux le sauraient dire, on avait beau cultiver la patate douce, le tarot et le café à l'ombre, la terre d'Araucaria était radine en richesses superflues et mes compatriotes vivaient chichement de ce que la vie leur offrait. Mais ils ne s'en plaignaient pas. Héritier d'un simple atelier de réparation de barques installé sur la plage, heureusement préservé du temps par mon vieux père bâtisseur, j'avais développé une belle installation, bâti des hangars, des remises, une voilerie, un dock pour recevoir les clients, et ce vaste laboratoire de recherches sur les carènes qui nous avaient projetés à la pointe de tous les cabinets d'architectes navals du pays. De ma passion de toujours, j'avais en effet récolté quelques vertus de faiseur de bateaux. Ils étaient tous faits du bois des forêts qui ici poussent dru et de l'huile de coude chère aux voileux un peu rétros.

Faute de concurrence sérieuse, mais d'abord grâce au savoir-faire unique de ses ouvriers et de ses artisans, mon entreprise était devenue le premier employeur de l'île. Il faut aussi dire que nous étions parvenus, jusqu'alors, à conserver la majorité du capital de notre petite affaire. Nous avions commencé modestes, moi apprenti charpentier transpirant sur des ébauches de carènes et Marie apprenant son métier de voilière, poussant toute jeune l'aiguille à gros chas dans des chutes de draps que les mercières du village lui mettaient de côté. Quand j'eus tout appris de lui, mon père vieillit soudain et se retira comme se retirent les marées d'équinoxe, sa barque croulant de mémoires salées désormais à l'ancre, face à la case en bois de kaori qu'il s'était construite un peu à l'écart. Les jeunes menuisiers d'alors avaient grandi avec nous. Et nous avec eux. Ils s'étaient enhardis, s'étaient parfois trompés, mais avaient souvent réussi, écartant le bois quand il leur semblait trop vert ou trop veineux, apprenant posément des Vieux, variant la forme des coques, la longueur de leurs vergues, le gréement de leurs mâts et la profondeur de leurs cales. J'avais épousé Marie et Marin était né. La suite, on la connaît.

Au fil des années, sous le nom de série d'Eos, la fille du matin, mes bateaux remplirent les ports qui commençaient à fleurir partout dans cette région bénie des dieux. Ils s'exportèrent en grand nombre et firent finalement ma fortune. Dans ce pays dur à la tâche, personne ne m'en fit grief, au contraire. J'étais un enfant d'ici, un fils et un père respectueux des Anciens, habile de mes mains, admiratif de ma mère qui ne m'avait rien imposé, sauf l'exemple de mon père maintenant très malade dont les doigts de menuisier avaient tôt fait de crayonner ma route.

Mais mon véritable orgueil était cette vaste clairière où séchaient, en tas soigneusement calibrés, les arbres choisis par les Vieux qui, eux, savaient d'expérience les bonnes saisons pour procéder aux coupes. Cet enclos à deux pas de chez moi, dans la partie nord de l'île, était devenu la place publique du village. Les gens l'avaient vite baptisée l'Agora. Que l'on soit connaisseur de la chose marine ou non, coutumier de nos rivages ou seulement de passage, on venait ici débattre du temps qui ne va pas comme on veut, des affaires qui tardent à se faire, et des rumeurs aussi volatiles que les jours. C'était également ici, au pied de la croix sans âge servant d'amer aux bateaux abordant par le nord, qu'on voyait courir les enfants, flirter les jeunes du village et plus tard, s'agrandir les familles, puis cheminer les Vieux auxquels j'avais aménagé un coin à l'ombre. Ma clairière bruissante de vie était spontanément devenue le temple d'une assemblée populaire où se tricotait — ou partait en quenouille, c'est selon — le

destin de nos politiques, la tribune des campagnes électorales et le cimetière des illusions, quand le village, avec son humour inclassable, hachait menu l'apprenti député venu plein d'arrogance risquer ses arguments retapés dans notre carrière baignée de soleil. Tout était bonheur, mon île, ses massifs de corail blanc balisant les entrées de mon lagon et ce sentiment de régner sur un petit royaume maritime, objet de désir bien visible sur la ceinture liquide qui entoure notre univers, sans début ni fin.

De plus, les gens d'ici avaient pour Marie une affection quasi filiale. Comme moi, elle était native de l'île. Son nom se confondait avec celui de notre entreprise. À vrai dire, elle en était l'âme, détentrice d'un talent longtemps remis sur le métier pour confectionner des voiles uniques, taillées sur mesures et patiemment assemblées au fil tressé, si reconnaissables sur l'eau que les marins et les armateurs lui en commandaient de loin, tant sa réputation traversait les océans. Rien à voir avec ces accessoires de lin ou de chanvre qu'on trouvait en prêt-à-porter dans les chantiers concurrents. Marie ouvrait son coton sur-mesure avec son point en zigzag dont elle gardait la technique confidentielle, ajustant les creux et les vrilles de la toile, filant les ralingues au plus fin pour qu'elles glissent en douceur dans la gorge du mât, doublant la trame de ses laizes, renforçant les points d'écoutes et de drisses, jusqu'aux garcettes de ris qu'elle doublait dans les œilletons cousus larges pour faciliter la manœuvre si le vent venait à se lever. Je dessinais des bateaux, solides et rapides. Elle les habillait de voiles, gracieuses et rassurantes. Même mon père, à l'exigence redoutée de tous, avait souhaité en équiper la vieille barque qu'il conservait comme un totem à portée de son regard. Il disait que j'y avais empilé mes premiers rêves d'aventurier et qu'elle resterait le berceau de notre famille.

Ce qui suit, il aurait fallu que je laisse à d'autres le soin de le raconter. Car je vais passer pour immodeste. Tant pis. En retour de ce que j'avais contribué à faire renaître dans mon île natale, cette résilience de petite république que les anciens avaient érigée en culture millénaire, les gens d'ici me respectaient. Ils m'avaient même élu maire. Sans étiquette, naturellement. À vrai dire, ma liste rassemblant quelques amis avait été la seule à se présenter aux suffrages des îliens, si bien qu'on gagna du temps et ne gaspilla pas inutilement l'argent de la collectivité dans une campagne électorale qui aurait tourné à la farce.

Ma vie d'Ulysse et celle des miens était donc parfaite : les pêcheurs et les plaisanciers de toute la région naviguaient sur mes bateaux, les charpentiers d'ici les construisaient avec les arbres que nos bûcherons coupaient dans nos forêts, les salaires étaient bons, les retombées profitaient à la renommée de notre île et même la gazette d'Araucaria, éditée quand bon nous semblait, n'avait pour moi que louanges, pas toujours méritées. Il faut dire qu'on m'en avait aussi confié la direction, tâche que j'effectuais bénévolement et sans angoisse particulière.

À mon corps défendant, avant de n'être plus personne, j'étais donc devenu quelqu'un. D'important, non, mais du moins avais-je ma place auprès des miens et mon histoire s'écrivait-elle ici. Le temps ne comptait pas et ma mémoire se construisait sereinement. On me disait rusé en affaires, mais sage d'ordinaire. J'étais aimé de Marie et j'essaierais d'inspirer notre fils quand il serait en âge d'apprendre. Je n'étais pas encore nostalgique de cette vie et j'ignorais qu'il me faudrait longtemps avant d'exister de nouveau. J'étais heureux et je ne le savais pas.

Ma disparition en mer avait d'abord surpris mes proches, inquiété mes clients, puis aiguisé des appétits que Marie eut bien du mal à maîtriser, tant du côté de ma mairie que dans nos affaires. Car la nature n'aime pas le vide, pas plus que les actionnaires qui, à la lecture des courbes zigzaguant sur Excel, découvraient en Assemblée générale que la maison risquait de s'écrouler. Alors qu'ils n'avaient jamais été déçus des dividendes que je leur avais servis ni douté de la conduite de mes affaires, les partenaires financiers de mon chantier émirent quelques discrets reproches, puis affichèrent leurs appréhensions et accessoirement leur duplicité, en petit comité d'abord, ensuite à longueur de colonnes dans mon propre journal, avant de retourner leur colère contre Marie qui, tout naturellement, assurait l'intérim des

affaires familiales. Sous pression, elle dut abandonner le tissage de ses voiles et s'exposer, à l'inverse de ses habitudes, pour faire face à cette fronde des actionnaires, injustifiée, puisque leurs primes annuelles ne pâtissaient en rien de mon absence.

Toute honte bue, ils organisèrent puis laissèrent courir la rumeur que ma disparition était sans espoir de retour, que ma fuite avait été calculée, que mes affaires n'étaient pas aussi florissantes qu'autrefois et que mon absence n'était qu'un artifice tout juste bon à me protéger d'une faillite forcément frauduleuse. Marie, femme de tête et de cœur, dut longtemps combattre ces ragots blessants. On la questionnait. On voulait savoir. Colonisant les manchettes de mon journal, se jouant méchamment de la foule chauffée à blanc sur l'Agora, les financiers agitaient l'épouvantail de l'exode auquel il faudrait se résoudre si le chantier fermait ses portes, et prophétisaient sur le destin fatal d'une île qui mourrait en abandonnant ses vieux, à cause de cet Ulysse qui l'avait désertée, disparaissant sans poste restante dans les grands espaces du Pacifique.

Dans le peuple affligé d'Araucaria, une prédiction sinistre faisait mouche : encore quelque temps, prétendaient mes ex-associés, et la nature ne saurait même plus accoucher des bateaux qui avaient fait notre renommée et donné leur sens à nos existences. Pour les vieux menuisiers, les Compagnons polisseurs de carènes, les apprentis-coffreurs ou les petites mains de Marie, cet argument était irrévocable. Cette nature était la leur, ces bateaux la chair de leur chair, ils les fécondaient, les baptisaient du nom de leurs enfants et les larguaient un jour aux confins inconnus de nos eaux avant d'en espérer le retour, les cales pleines de tous les bruits du monde. Les ouvrières aussi, inquiètes pour les fins de mois que le chantier assurait depuis toujours à leurs maisonnées. Et les ébénistes. Ils étaient conscients de porter l'héritage d'un savoir-faire unique : leur orgueil était fait du même bois imputrescible que nos bateaux. Leur légende ne pouvait pas s'arrêter là, et les coques frégatées d'Araucaria se retrouver tirées au sec, du fait de mon inexplicable absence.

Dans ce climat délétère, d'une violence encore inconnue chez nous, ma supposée veuve, soupçonnée de taire que ma disparition l'arrangeait bien, dut faire face aux insinuations les plus douloureuses annonçant ma mort comme un fait établi. Ce tapage était naturellement alimenté par les vieilles, toutes pommelées de soleil dans leurs cotonnades fleuries, assises en petits cercles bavards sous le faux-manguier qu'elles s'étaient attribué. Elles aimaient Marie comme leur fille et la plaignaient du malheur qui la frappait, de sa solitude et de son infortune, elle si belle, mais désormais si seule et si exposée à ces rapaces qui commençaient à lui tourner autour. Puisant dans leurs souvenirs des temps d'avant, les Anciennes s'identifiaient tellement à ma veuve qu'elles parièrent sur le nouveau mari qu'elle devrait se trouver un jour, le plus vaillant, à défaut d'être le plus raffiné, pour que l'île se rassure enfin, que le chantier survive et que s'estompe en douceur le souvenir de cet Ulysse un peu trop malin, toujours en vadrouille et dont elles-mêmes commençaient à douter du retour. Une aïeule, qui m'avait connu enfant et même soigné le genou alors qu'un cochon sauvage m'avait chargé un jour où je chassais dans les hauts de l'île, raconta à Marie ce qu'on disait sous l'arbre, le temps qu'on ne rattrape pas, les années qui creuseraient son splendide visage et des ans l'irréparable outrage. Et puis, parmi tous ces hommes qui la désiraient de moins en moins discrètement, il y en aurait bien un qui lui conviendrait un jour. Cet Antoine, par exemple, pas aussi beau que moi, à croire ce qu'en disent les jeunes villageoises, mais carrément lourdaud quand, le jour tombant sur l'Agora venait le temps de s'enhardir avec les femmes, même mariées, pourvu qu'elles soient seules. Ce prétendant à mon héritage pourrait faire l'affaire. Il possédait une fortune solide et affichait une belle assurance à la tête du club des actionnaires, ce qui suffisait à lui conférer le statut de leader putatif dans la course maintenant déclarée à ma succession. Il était candidat à cette nouvelle alliance qui le rendrait encore plus riche, résilierait mon mariage et comblerait ma place au milieu des miens. Pourtant, Marie tenait bon, certaine de mon retour, un jour prochain, sans que je m'annonce, ou précédé des trompettes de la Renommée. Peu importait, puisque j'allais revenir.

De loin en loin, au milieu des rumeurs alarmistes, préservés comme un secret intime, Marie partageait avec moi deux havres de paix. L'atelier d'assemblage, où les charpentiers taiseux de la Confrérie de l'Herminette lui gardaient leur confiance. Nous y avons amassé tant de secrets ! Et puis notre chambre, où trônait le lourd lit de bois dont j'avais reçu en héritage l'énigme de l'assemblage, un ajustage rustique de bordés marins et de tourillons d'acacia, chevillés en force, technique confidentielle d'un vieux matelot que mon père avait engagé aux premiers jours du chantier.

Les tentatives malveillantes des actionnaires étaient une véritable épreuve pour Marie. Courageuse, elle leur résista, affectant en public de se jouer de l'OPA hostile qu'ils lancèrent sur notre entreprise. La Gazette y alla aussitôt de son éditorial.

« Elle ne perd rien pour attendre, ce parangon de vertu, cette Pénélope affligée, tout juste bonne à tisser des bosses de ris sur ses voiles de toile grossière, cette veuve sulpicienne confite dans sa morale rétro, ses souvenirs dérisoires d'un mari forcément volage et ses airs de petite tâcheronne amarrée à ses rêves de bonheur. »

Et de tout cela, j'étais l'unique cause, sans que j'en sache vraiment l'histoire, tout à mes caps et à mes maraudes dans le Grand Océan.

Mais le pire restait à venir. La vieille nourrice de Marie disait vrai : l'illustre Antoine, plus connu dans tout Araucaria pour ses manières rustaudes que pour sa finesse, commença une cour effrénée à Marie, sans même prendre la peine de cacher ses manigances, et mieux, en les affichant aux yeux de tous, des vieilles surtout, qui iraient colporter la nouvelle en l'accommodant aux couleurs de leurs propres souvenirs.

Pendant des jours et des nuits, évitant de se retrouver face à son prédateur, Marie dut composer avec ses manœuvres insistantes. Pour s'en débarrasser, dans une ruse que je n'aurais pas désavouée tant notre fusion était grande, elle se résolut un soir à lui promettre de l'épouser quand elle aurait fini de lui tisser la plus belle voile de toute notre flottille, dans un tissu si précieux qu'il pourrait aller plastronner avec ses copains armateurs dans toutes les îles alentour.

— Mais prends patience, Antoine, l'avait-elle prévenu, ta voile naîtra du temps autant que de mon travail.

Ces pathétiques jeux de séduction dont sa mère était la victime, plus que la crainte de la voir s'y soumettre, furent le signal pour notre fils Marin. Avec Athénaïs, sa compagne, il décida qu'il devenait urgent de me retrouver et de me réinstaller sur le trône où ripaillaient les imposteurs que j'avais imprudemment considérés comme mes amis. Mais où chercher, quand tant d'années ont passé sur une mer immense et avare de nouvelles ?

Au cours d'un repas avec la presse nautique d'Araucaria, faute de la connaître encore, les journalistes ne purent leur rapporter l'histoire de Clara, cette fiction devenue plus tard réalité tant elle s'était installée dans l'inconscient des marins. On leur parla de cet homme perdu aux yeux du monde sur lequel des milliers de conjectures aussi fantasques qu'imaginaires avaient fleuri. Et Marin, qui n'avait que quelques mois quand il me vit partir, sut que ces histoires ressemblaient assez à ce qu'on lui avait dit de son père pour pouvoir me concerner. Il y crut en tous cas suffisamment pour partir à ma recherche.

Sans prévenir Marie.

Chant 3

Le manifeste du Mentor

C'est à cette époque que mon odyssee commença vraiment.

Bien des années avant ma rencontre avec Clara, j'avais momentanément abandonné mes ateliers et mis le cap au nord à la demande de l'un de mes confrères des Chantiers de la Côte. Il était en butte avec ses impôts et avait besoin de moi.

En tant que président du Syndicat des architectes navals d'Araucaria, je bénéficiais d'un certain prestige dans la région. On me disait plus prudent que téméraire dans mes arbitrages, la diplomatie l'emportant sur la violence et ma vaillance supposée se nourrissant davantage des silences dont je prenais plaisir à abuser que des coups de poing que j'étais bien incapable d'asséner. Je n'étais pas encore trop marqué par le temps et l'on prenait cette componction naturelle pour une sagesse précoce. Elle n'était qu'un leurre.

Je n'avais rien fait qui méritât vraiment cette réputation de médiateur. Mais, à vrai dire, rien fait non plus pour la contrer.

Dans ce contentieux qui opposait mon ami à l'administration fiscale, à l'inverse d'un bon arbitre, j'avais décidé de quel côté je combattrais. Mon arbitrage n'en serait donc pas un, mais nul ne s'en doutait.

« Ulysse, tu as un vrai talent pour te compliquer la vie, se moqua Cadenas. La tienne et celle des autres ! »

L'affaire aurait lieu sur la grande île d'Iliona, à quelques jours de mer d'Araucaria. Les gens de là-bas vivaient un peu comme chez nous, de petite pêche et d'artisanat. Ils cultivaient les mêmes fruits sur leurs montagnes plongeant dans la mer et cuisaient à l'étouffée les mêmes légumes dans de grands fours creusés dans le sable tapissés de pierres brûlantes recouvertes de feuilles de bananiers. Comme leurs harangues dont on avait oublié le début quand en arrivait la fin, leurs fêtes pouvaient durer des jours et des nuits, au son d'une musique qui fera un jour leur fortune. Comme la nôtre, leur histoire était millénaire. De grandes vagues d'immigration, pas toujours pacifiques, avaient accouché de métissages heureux dont les femmes tiraient généralement meilleur parti que les hommes. Eux l'emportaient par la vaillance, le goût des travaux aux champs et le talent à défendre leur village dès lors qu'il était en danger. Diablement efficaces, les femmes affichaient finement la prédominance de leurs familles dans l'organisation de l'île et leur détermination à en être dignes quand leurs hommes laissaient s'emballer l'Histoire. Ils étaient des combattants. Elles, des soldates.

Forts de leurs acquis, les gens d'Iliona avaient découvert le secret de la cohabitation : à l'image de notre Agora, ils ménageaient des espaces ouverts à tous et d'autres, moins accessibles, pour que s'organise chaque communauté, les plus anciennement installées et celles que l'histoire avait transportées ici. Ils parlaient une langue commune, assez semblable à la nôtre, dont l'incroyable dispersion du pays n'avait pu entamer le mérite essentiel : celui de se faire comprendre, même quand ils se taisaient. On ne dira jamais assez la vertu du non-dit.

Mon ami faiseur de carènes s'appelait Malo L'Estran. Un nom qui l'arrangeait bien. En plus d'un slogan tout trouvé pour vendre ses bateaux, ce patronyme était conforme à ce qu'il était dans la vie, un homme de la mer, un loup d'écume. Son prénom, il le devait à ses parents qui avaient dû, eux aussi, rêver d'un monde qu'ils ne situaient pas bien sur les cartes. Quant à son nom, c'était celui de ses Anciens, des pêcheurs propriétaires des platiers de corail

découvrant aux grandes marées, laissant apparaître les coquillages sacrés qu'ils réservaient aux fêtes ancestrales.

Heureux qui comme L'Estran a un beau nom, me disais-je souvent : aucune ambiguïté, aucun malentendu. À lui tout seul, il évoque la valse des marées au rythme des cycles de la lune. Il glisse sur l'eau. Il n'est pas un tracas quotidien, une pénitence, une curiosité. L'enfance de Malo avait dû être épargnée. Pas de cadenas, de quolibets à la Communale, de triviales serrures accrochées aux cages de ses rois maudits, pas d'incunables paternels pris d'assaut à la pince-monseigneur. Seulement cette fluidité, cette poésie, cette cohérence entre un prénom exotique et un patronyme disant l'immuable mouvement universel qui pousse et repousse la mer sur les plages farineuses de son île.

Malo L'Estran, c'était ma blessure ouverte. Et pour que se referme cette cicatrice, il me fallait défier ma douleur et larguer les amarres pour rejoindre Iliona. Je n'avais pourtant aucune envie de partir. Ma couardise m'avait même amené à simuler une maladie des yeux pour repousser mon voyage, allant jusqu'à commettre volontairement des erreurs dans les plans de mes carènes.

Mes affaires marchaient déjà très bien à l'époque. Mon fils venait de naître et j'entendais l'accompagner dans ses premiers bords sur le bateau que, comme mon père l'avait fait pour moi, j'avais fabriqué à sa taille d'enfant. Mais Malo L'Estran était un ami. Les distances n'y faisaient rien, pas plus que les années qui séparaient nos rencontres. Il avait épousé Sarcelle, la cousine de Marie. Un mot de lui et je traversais la mer, même quand mon désir était grand de rester sur mon île pour fignoler mes bateaux.

Et puis, autant le dire, je n'avais pas encore vaincu mon cauchemar intime. J'étais bien Ulysse, celui qu'on priait jusqu'aux confins de l'horizon pour démêler les ennuis des autres. Mais j'étais aussi Cadenas, le claquemuré le plus célèbre de tous les temps. Et rien, pas même la renommée surfaite qui me précédait n'en apaisait les effets. En clair, je respectais Malo L'Estran et, en retour, il me tenait en amitié. Mais en secret, je jalousais son nom et, en hommage même tardif à ma grand-mère mademoiselle Juillet, je n'imaginai pas déshonorer le mien en me détournant de la mission qu'il me confiait.

Au nom de notre proximité ancienne, Malo m'avait envoyé des émissaires me conjurant de le rejoindre. Il me vantait aussi l'aura personnelle que je retirerais de mon intervention à ses côtés. Il me disait surtout que, du redressement fiscal dans lequel il était empêtré, dépendaient des familles entières vivant de son chantier, une entreprise de taille comparable à la mienne. L'argument était décisif. Malo savait que dans mon île, les chantiers navals échappaient à l'impôt. Cette longue tradition venait des temps anciens où les bateaux n'étaient fabriqués qu'au profit des pêcheurs nourrissant le pays. Au nom de leur mission de Service public, les chantiers d'Araucaria bénéficiaient d'un statut semblable à celui des églises et des armateurs du pays d'Athénaïs dont des ambassadeurs sillonnaient déjà nos mers. Leurs congrégations n'étaient pas imposables sur les bénéficiaires puisque la morale leur interdisait d'en réaliser. Mais cette immunité, Malo L'Estran ne pouvait pas s'en prévaloir dans son pays : l'Assemblée des Sages n'en avait pas encore décidé et la caste au pouvoir n'en prenait pas le chemin.

En plus de son ardoise fiscale qu'il me demandait de négocier, il comptait sur moi pour imposer à ses côtés une nouvelle législation qui le ferait rejoindre la Communauté des Îles Franches. En nous attaquant à un système injuste et pervers, plaïdait-il, nous pourrions, ensemble, provoquer la disparition définitive des impôts, synonyme d'oxygène pour nos affaires et d'aisance retrouvée pour les gens d'Iliona. Mais j'ignorais alors que le ministre du Budget en personne, Paris Le Marinier, un ancien patron de pêche reconverti en politique, s'occupait personnellement de son dossier. Au palmarès de la corruption, il tenait le haut du pavé, alimentant le système le plus opaque et le plus caricatural qui puisse se concevoir dans tout le monde connu. Le Marinier était un triste sire. Natif de l'île, il descendait d'une longue lignée de pousseurs de chalands et de lamaneurs jongleurs d'amarres sur les goélettes d'Iliona. Autant dire que, depuis la nuit des temps, sa famille rackettait sans vergogne tous les

bateaux qui y faisaient escale, faisant du lagon une véritable concession héréditaire. Il avait mis au point des taxes d'approche, des octrois de mer, des redevances de débardage et des loyers sur toutes les cargaisons débarquées sur l'île. Il justifiait naturellement cette rente au nom de l'intérêt général, assurant sans rougir que toutes les contributions consciencieusement détournées à son seul profit bénéficiaient au plus grand nombre. Autour de lui, des hordes d'obligés lui servaient de rabatteurs. Ravis de l'aubaine, certains dépassaient même leur maître en rapines et développaient un système très sophistiqué de rente dans tous les ports secondaires du pays, ignorant le fardeau des amendes et la détresse des entreprises qu'ils mettaient en faillite. Malo L'Estran voulait échapper à cette mise en coupe réglée, la population d'Iliona aussi.

Voilà le chaos dans lequel mon ami m'invitait à mettre le nez, au grand dam de Marie qui me connaissait par cœur et me suppliait de ne pas repartir pour une nouvelle aventure dont je ne tirerais aucun bénéfice, pas plus que notre île ou nos affaires.

Mais, comme d'habitude, je ne l'ai pas écoutée.

Je connaissais bien la route vers Iliona, balisée de récifs émergeant en désordre au ras de l'eau. Il ne me faudrait que deux ou trois jours pour la parcourir. Mon Argos, toilé par la grâce de Marie, se jouait distraitement de tous les pièges. Pour éviter les longs bords face aux brises quand il leur prenait l'envie de virer dans l'ouest, il m'arrivait de ruser en suivant des caps de traverse que seuls empruntent les Frères de la Côte pour initier leurs jeunes apprentis. Mon bonheur était alors, pour un moment à l'abri de la houle, d'enchaîner les relèvements précis pour naviguer bien au droit des grandes passes de la côte ouest d'Iliona, sans perdre de vue les alignements de corail blancs d'écume, heureusement éclairés par le soleil rasant tôt l'horizon dans nos pays.

La traversée ne posa aucun problème. Navigant nord-ouest, l'alizé soutenu me fit le cadeau de sa vigueur et de sa régularité, si bien que je pus même prendre un repos d'habitude impossible dans ces mers capricieuses. Passé le grand Canal du Bois, bordé par les pins colonnaires qui essaïmaient jusque dans mon île, il fallait longer le récif en forme de queue de baleine dont les gens d'ici font un sanctuaire de grands cétacés, de tortues et de dugongs, puis embouquer la passe de l'Empereur, une brèche étroite dans cette barrière de corail ininterrompue qui faisait du lagon d'Iliona, dit-on, le plus vaste de ce côté du monde.

Malo vint à ma rencontre sur son plus beau bateau. Pour me faire honneur, il avait envoyé son grand pavois d'apparat. Son embarcation ne comptait qu'une seule coque — mais assortie d'un balancier — creusée comme les nôtres dans le bois dur de ses monts. Familier de cette partie de l'Océan, j'avais préféré la longue barque pontée que nos Vieux avaient inventée dans les temps d'avant. J'en avais seulement rectifié le dessin, aménagé le carré, repris la carène et breveté la construction en série pour pouvoir l'exporter jusqu'ici. De conserve, comme si notre escadre était déjà victorieuse de l'hydre fiscale, nous naviguâmes côte à côte jusqu'aux pontons, offrant notre meilleur profil aux échetiers d'Iliona venus nous graver dans le marbre et aux poètes qui chanteront nos exploits. Pour l'heure, ce n'était qu'un plan media et je n'avais aucune idée de la ruse que je devrais inventer.

Malo me conduisit immédiatement à l'Agora des Marchands et me présenta à ses compatriotes acquis à la cause, des armateurs, des patrons de chantiers navals et leurs contremaîtres, des petits commerçants, des menuisiers sous-traitants du chantier de L'Estran, des pêcheurs de carangues arrivés droit de la criée aux poissons, des matelots payés à la part, jusqu'aux fonctionnaires de l'île, convaincus que l'argent dédié à la construction de quais et d'entrepôts serait plus utile que celui qui disparaissait dans la poche de quelques-uns. Plus surprenant, des actionnaires opportunistes aussi, mais il m'était difficile de faire le tri. En revanche, leur mot d'ordre était simple : il fallait en finir avec cette fiscalité scélérate qui plombait les salaires ou les dividendes et délestait les commerçants de leurs recettes déjà étriquées. Repliées dans un coin de l'Agora en attendant les prochaines manifestations, les bannières affichaient l'urgence de s'affranchir de ces impôts antiques pour enfin redistribuer à

la collectivité les richesses volées par ce parvenu de M. Le Marinier qui les exportait aussitôt dans des paradis lointains heureusement épargnés de toute imposition.

Pendant des années, Malo L'Estran et ses alliés avaient tout essayé pour parvenir à leurs fins, à commencer par le siège des services fiscaux d'Illona. Leur grève des impôts avait provoqué des troubles publics durement réprimés. Les plus radicaux avaient submergé les bureaux du ministère sous des tonnes de poisson avarié et la maison de Paris Le Marinier avait été tapissée de saumure fétide par des pêcheurs au chômage. Leur arrestation mit le feu aux poudres, provoqua le blocage du port et la mise à sac de l'Assemblée d'Illona.

Immergé sans préavis au cœur de ce conflit, il me fallait vite me montrer à la hauteur de ma réputation.

Ma facette Cadenas ne laissa rien montrer de la stratégie que je commençais à imaginer. À vrai dire, si j'avais bien une idée de ce qu'il fallait faire — pénétrer jusqu'au cœur de la machine infernale pour en dérégler la puissante mécanique — il me manquait encore l'arme qui ferait mouche sans coup férir. Elle devrait laisser après la bataille un champ tellement dévasté que mes nouveaux amis auraient les mains libres pour réorganiser leur économie loin des avanies de ce Le Marinier et de ses sbires.

Pour mon malheur, alors que ma réflexion avançait doucement dans mon esprit roué, j'appris de Malo ce qu'il s'était bien gardé de me dire dans ses messages.

— Ulysse, pardonne-moi, j'ai fait avec toi l'économie de la vérité. Mais serais-tu venu jusqu'à moi si je te l'avais dite ? En plus de ses forfaits, je dois t'avouer que Paris Le Marinier a fait enlever Sarcelle, ma femme, la mère de mes enfants, la marraine de ton fils, la cousine chère au cœur de Marie. Je n'ai d'elle aucune nouvelle. Et, méchamment, on me suggère qu'elle s'accommoderait bien de la situation. Paris Le Marinier a de l'entregent, on le dit beau, il est riche et rouler carrosse ne doit pas déplaire à Sarcelle. Mais je ne crois pas un mot de ce qu'on colporte sur notre Agora. Sarcelle est ma femme, celle que tu connais depuis tant d'années. Tu es Ulysse, fais-moi crédit de ton amitié.

Je le rassurai.

— Elle t'est acquise, Malo. Sinon, pourquoi aurais-je quitté Marie et mes chères carènes ? Je n'ai rien à gagner dans ce combat.

Il parut soulagé.

— Merci, Ulysse, tu es resté l'ami de nos jeunes années. Maintenant que tu sais tout, tu vois que ce n'est pas une simple jacquerie poujadiste qu'il nous faut éteindre. C'est un crime d'honneur qu'il nous faut laver.

Malo l'Estran jouait sur du velours. Il se souvenait parfaitement qu'en des temps maintenant effacés dans les tablettes de nos îles, j'avais croisé le chemin de Sarcelle, si désirable que pas un amant ne manqua à l'appel quand vint pour elle l'âge de se marier. Pour la protéger des bobos coureurs de dotes, mais surtout parce que j'étais très amoureux d'elle, je m'étais érigé en protecteur et, sûr de moi et ne doutant pas de mes attraits, j'avais fait promettre à tous ses prétendants de respecter sans barguigner le choix que ferait Sarcelle. Mal me prit de tant de naïveté, puisque, me dépassant en prestance et en courage, Malo L'Estran me l'avait ravie et l'avait épousée lors d'une grande fête dans sa villa aux hibiscus rouges donnant sur le lagon d'Illona. J'aurais pu lui en faire grief. Mais grâce soit rendue au temps qu'ici on ne mesure pas, nous avons décidé de passer l'éponge et de diluer nos souvenirs rivaux dans le cœur de la lumineuse Sarcelle. Sans nourrir d'autre ressentiment, j'avais épousé Marie, Marin était né, j'étais très heureux et la vie avait fait sa pelote. Toujours prompt à ne pas me prendre pour un héros, même si je n'en pensais pas moins, je remerciais même Malo de m'associer à sa déconvenue. Mais en me faisant cet aveu, il était certain, le bougre, que son combat était aussi le mien, définitivement le nôtre.

« Mes vertus de diplomate y suffiront-elles ? », s'interrogeait Cadenas. « Moi qui n'ai rien d'un dieu, ni même d'un demi-dieu ? »

Au cours du festin que Malo m'offrit le soir de mon arrivée, il me présenta un personnage qui allait bouleverser notre histoire. À Iliona, il se faisait appeler Bigbug, un nom étrange qui, m'a-t-on assuré, disait son appartenance à une confrérie inconnue qui détenait de bien étranges pouvoirs, à commencer par celui de brouiller le sens des mots, de les effacer ou de les dupliquer au point de leur faire perdre toute signification. Au long de mes escales dans de lointains royaumes maritimes, au-delà des rivages liquides aux noms magiques, j'ai croisé bien des malins, quelquefois de vrais bandits. Mais les pires malfrats, ceux qui suscitent chez moi la plus grande curiosité parce que je ne partage rien de leurs coutumes de pirates, ce sont ceux que, dans les ports, on appelle « les Fouineurs ».

Leur clan avait la faculté de renverser les phrases, de mélanger les langues, de rendre les conversations absurdes, les pensées indéchiffrables, toute résistance impossible et tout discernement faussé d'avance. Cette aptitude redoutable faisait de cette secte une société secrète éminemment dangereuse, au point que des brigades spécialisées avaient été sélectionnées par Paris Le Marinier en personne pour mettre fin à cette anarchie qui ébranlait jusqu'aux fondements de l'île. Mais comme mon nouvel ami le Fouineur en chef pouvait, d'une simple chiquenaude, détourner tous les codes secrets de la police politique d'Iliona, la traque restait vaine et la confusion grandissait, à la manière d'un capharnaüm céleste qui aurait ouvert une succursale sur l'île.

Cette rencontre fut déterminante pour la suite de ma mission chez Malo L'Estran. Quand les agapes de bienvenue furent terminées et les conspirateurs rentrés chez eux, mon plan était prêt, et mon alliance conclue avec Bigbug.

Quelques jours lui suffirent pour tester la vulnérabilité de la machine fiscale et des mille détours mis au point par Paris Le Marinier pour rendre inviolables les entrailles de son système. Les Fouineurs y introduisirent d'abord quelques signaux cabalistiques destinés à en tester l'étanchéité. Bigbug nommait ces cheveu-légers des vers, ce qui ne cessait de m'intriguer. Comment des vers, ceux-là mêmes que j'utilisais dans mon champ d'Araucaria, pouvaient-ils se transformer en redoutables armes de guerre aux mains de sa secte ? Puis, tel un faussaire abusant les meilleurs experts, il apprit le langage des machines qui établissaient les documents fiscaux de toute l'île et, pour faire le compte, les assortissaient de coefficients de majoration insupportables. Pourtant avare en confidences, il me dit que la mécanique de Paris Le Marinier parlait le Java. Ce nom ne m'était pas inconnu. C'était celui d'une île, mais je n'y avais encore jamais navigué. Dans une Agora occulte où l'on ne pénétrait que muni d'un code et sur invitation, les Fouineurs d'Iliona testaient en secret la recette énigmatique de pouvoirs nouveaux qu'ils se partageaient aussitôt, se délectaient des désordres à venir, s'esclaffaient des failles élémentaires laissées dans les filets de Paris Le Marinier. Ils s'assuraient enfin que l'antidote ne serait jamais trouvé aux maladies qu'ils avaient inoculées à ce qu'ils appelaient des « réseaux », sans doute différents de ceux dont j'avais doté les champs de mon île pour en drainer l'eau à la saison des pluies.

Toutes ces manipulations étaient naturellement frauduleuses. Mais comment les services secrets de Le Marinier auraient-ils pu les découvrir quand l'alerte-danger des Fouineurs se déclenchait au premier vol de papillons ?

Bigbug était rusé. Comme moi. Mais lui, il assumait, pas chiche en risques. Pas comme ce Cadenas qui rasait les murs. Il était admirable. J'aurais tant aimé l'être aussi !

« Tu veux que tes amis cessent de payer ces impôts iniques ? » me demanda-t-il. « Alors, regarde ! »

Il me montra alors des armes inconnues, même de moi qui avais déjà connu tant de guerres. Un livre d'abord, où étaient recelés tous les codes des instruments conçus par Le Marinier pour mettre l'île en coupe réglée. Puis un dispositif affichant des lettres et des chiffres, des signes indiquant le plus et le moins, et même l'infini et le rien. Mais plus extraordinaire, me dit-il, sa machine était capable d'inventer des mots nouveaux que les appareils de notre tyran

comprendraient, sauf qu'ils diraient le contraire et leur feraient perdre leur javanais. Avec une simple clé, il pourrait ouvrir jusqu'aux viscères de la machine infernale de Paris Le Marinier, impressionnante pour nous, ridicule pour lui. Bigbug, poète improbable, la qualifiait de paresseuse, quand nous, prosaïques guerriers, nous y voyions une forteresse inexpugnable. Comme fasciné par le si peu de génie qu'on lui opposait, le flibustier fantasmait sur les fortunes que ses Fouineurs pourraient se faire en investissant un système si grossier et si imparfait qu'il confinait à l'injure, dans un pays qui revendiquait la créativité de ses artistes et l'habileté de ses artisans.

Mon ami le Maître de Java me confia la première charge de la bataille de L'Estran : me transformer en représentant de commerce et démarcher le ministre des Impôts pour essayer de lui vendre un système dernier cri dont il aurait naturellement la primeur, puis l'exclusivité, un arsenal redoutable qui lui permettrait de décupler son magot, une perle de tenailles fiscales, un piège à blindes et, accessoirement, une garantie pour que son nom reste dans l'histoire des plus grands génies de la finance.

Moi, le coutumier des infinis océaniques, jamais je me serais cru capable de relever ce défi inédit. De quel talent oratoire ai-je du user pour lui fourguer le venin qui allait tuer ses machines ! Bardé de mots appris par cœur que Bigbug, pour gagner du temps, n'avait même pas pris la peine de me décrypter, je partis à l'assaut de l'hydre qu'on me priaît de détruire en vantant auprès de ses collaborateurs zélés la nécessaire protection que Le Marinier devait renforcer dans ses systèmes de collecte. Il lui fallait impérativement veiller à réduire la porosité de ses réseaux de renseignement et empêcher des esprits malins de s'introduire dans ses labyrinthes pas franchement honnêtes. Bref, mon éthique dût-elle en prendre un coup, ma mission était de contourner sa méfiance et de dégager le terrain pour permettre à Bigbug de désorganiser les défenses de notre ennemi. Il allait déclencher la foudre, j'étais le cheval-léger qui allait s'introduire dans la citadelle.

C'est ainsi que je vendis Zeus, qu'il me pardonne, lui qui ne m'avait jusqu'ici donné que du bonheur. Comme un pied de nez à ma famille antique — mais je ne lui en tins pas rigueur — mon chef-fouineur avait en effet baptisé du nom sacré de mon Olympe le parasite qui lui permettrait de prendre le contrôle de toute l'administration fiscale d'Iliona. Lancé dans une galopade qu'on ne retint plus, il écrasa toutes les données sensibles du système, il y répandit des microbes mystérieux qu'il nommait virus et inocula une maladie incurable dans toutes les officines déployées dans l'île par Le Marinier et sa mafia en col blanc.

C'est quand les rentrées fiscales diminuèrent sans raison apparente que l'escroc réalisa la supercherie. Son système se délitait de l'intérieur, comme grignoté par un enzyme glouton, omnivore et invisible. Le soupçon se porta rapidement sur ce discret représentant des contributions directes venu sortir de sa boîte à malices des mises à jour encore inconnues qui devaient cadénasser son système de blanchiment. Mais j'avais déjà disparu, mon forfait exécuté. Lui non plus, le bouffi de suffisance, le nouveau riche bientôt terrassé n'avait rien compris à mes explications si savantes qu'elles criaient de vérité. Ulysse le héros d'anthologie était devenu Ulysse le Rusé que chanteraient les poètes à longueur d'élégies.

— Delenda est Le Marinier !

Tandis que sa superbe lui faisant soudain défaut, Paris Le Marinier observa l'étrange changement d'attitude de Sarcelle. Plusieurs fois, il la sentit inquiète, comme préoccupée et même fuyante, quand c'est justement sa rassurante proximité qu'il désirait. Il la voulait forte et elle lui échappait. Il la surprit dans ses bureaux où elle ne mettait jamais les pieds. Elle y conversait librement avec les préposés aux écritures et les questionnait sur ces parasites qui rendaient malade son amant de ministre. Son instinct de guerrière lui soufflait-il que Malo rôdait dans les parages et qu'il avait entrepris de la reconquérir ?

« Mais tout seul, mon faiseur de bateaux, tout Malo L'Estran qu'il est, ne peut pas monter un tel stratagème », doutait-elle. « Il est bel homme et amoureux, il est valeureux et je l'ai certainement meurtri en me livrant à son ennemi Paris. Mais c'est à un empire qu'il s'attaque.

A-t-il appelé ses amis à la rescousse ? Alors, qui mieux qu'Ulysse aurait pu venir l'aider ? Dans les temps d'avant, je me souviens qu'il avait juré de me protéger de mes prétendants éconduits. Il m'a aimé au point d'accepter sa déconvenue. Ulysse, mon ami avisé ! »

C'est Malo, de garde dans le bunker de Bigbug, qui détecta l'indice que Sarcelle nous envoyait. Une chandelle incandescente que le vent n'éteint pas, un jeu clandestin que connaissent bien les amants séparés. Malo reconnut l'habileté de sa femme. C'était bien le signe que Sarcelle, sans doute lasse de tant de duplicité, lui envoyait enfin.

Quand Bigbug fut prêt, il répondit à Sarcelle en expédiant dans ses mystérieux réseaux l'image d'une chandelle éclairant la silhouette du bateau de Malo. C'était notre réponse, le signal de notre prochaine attaque. Plaise aux dieux de l'Olympe que Sarcelle le décrypte et qu'elle ait assez d'imagination pour attirer Le Marinier vers d'autres plaisirs que la contemplation des liasses entassées dans son coffre. La voie serait alors libre pour lancer ce galop qui signerait la reconquête la plus fameuse de toute l'Histoire de l'humanité.

Mais à chaque épisode épique, il faut sa tirade.

— Nous partageons le même sort, déclama solennellement Malo devant ses troupes rassemblées, comme si la chronique s'écrivant en temps réel exigeait une sentence définitive. Puisque nous allons combattre et remporter une victoire qu'on racontera de ce côté-ci de la Terre et au-delà, rien ne sera jamais plus comme avant. Notre génération conquérante sera celle d'un meilleur partage des biens. Il nous faut en finir avec cette élite qui dispose de nous, de nos familles, de nos entreprises et des richesses dont hériteront nos enfants qui les féconderont encore. Nous partons à l'assaut d'une machine qui nous broie depuis toujours. Mais ensuite, il nous faudra reconstruire et je prendrai ma part pour bâtir le système pacifique que nous appelons de nos vœux. Je proclame ici le Manifeste du Mentor. Et qu'on ne dise plus que la guerre d'Ilioupolis n'aura pas lieu.

.....

Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :



<http://www.editions-humanis.com>